Analyses et comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **16 (1928)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

La jeunesse de Renouvier et sa première philosophie (*1815-1854*), suivi d'une bibliographie chronologique de Charles Renouvier, par l'abbé Louis Foucher, docteur ès lettres. Bibliothèque d'histoire de la philosophie. Un vol. in-8°, xlvi et 231 pages. Paris, Vrin, 1927.

Ce volume ne manque pas d'intérêt. Il nous fait pénétrer, de façon très détaillée, dans une partie de la vie intellectuelle de Renouvier à laquelle on n'a peut-être pas assez prêté attention jusqu'ici : les débuts. L'auteur nous fait assister à l'élaboration des premiers travaux du philosophe : le Mémoire sur le cartésianisme, les Manuels de philosophie ancienne et moderne, les articles à l'*Encyclopédie nouvelle*, le Manuel républicain, l'Organisation de la République, enfin les deux premiers *Essais de critique générale*. On voit ainsi naître lentement, par évolution et par révolution, la doctrine néo-criticiste, ce qui permet d'en mieux saisir la véritable portée. Cela permet aussi, à notre sens, de mieux comprendre la dernière période du sage d'Avignon, celle de la *Nouvelle monadologie* et du *Personnalisme*. On retrouve, à la fin de la vie du philosophe français, nombre d'éléments religieux qui étaient là au commencement. L'évolution philosophique de Renouvier s'éclaire alors d'une lumière nouvelle, et l'on évite de porter sur le terme de cette évolution des jugements sommaires et injustes, à la façon de Gabriel Séailles.

L'abbé Foucher étudie également de près les influences subies par Renouvier dans sa jeunesse. Il a eu le privilège d'être en relations avec diverses personnes de la famille du philosophe ; il a recueilli ainsi plus d'un renseignement précis et précieux sur l'enfance et la parenté de son héros, ce qui est d'un intérêt psychologique très grand. On ne s'étonne plus de voir Renouvier être, en morale, l'homme du droit pur et de la justice, quand on sait que son père, Jean-Antoine

Renouvier, ne rêvait que l'empire du droit, et que sa mère, Marie Crassous, appartenait à une lignée d'esprit religieux, assurément, mais bien plus encore juridique et politique.

Quelques pages sont consacrées aux premières relations de Renouvier avec Charles Secrétan. Pour notre part, nous n'aimons pas beaucoup l'expression : disciple de Schelling, appliquée à notre philosophe vaudois. Elle nous paraît répondre assez mal à la réalité, puisque dès le début Secrétan s'est éloigné du maître de Munich. Mais laissons cela et revenons à notre propos. On se souvient que Secrétan consacra trois longs articles du *Semeur*, en 1842, au *Manuel de philosophie moderne*, alors qu'en France la critique officielle gardait le silence sur ce livre. En janvier 1843, Renouvier écrivit à Secrétan pour le remercier, et cette lettre fut le début de la longue et belle amitié que la *Correspondance de Ch. Renouvier et Ch. Secrétan*, publiée en 1910, nous a fait connaître.

On apprendra beaucoup, croyons-nous, à la lecture de l'ouvrage de l'abbé Foucher. Nous devons pourtant formuler trois réserves, d'inégale importance. Et d'abord relativement à ce qu'on peut appeler la conversion intellectuelle de Renouvier : la découverte par lui, en 1851, de la fécondité extraordinaire du principe de contradiction, découverte qui, comme il l'écrivait à Secrétan, « bouleversa sa pensée ». L'abbé Foucher conteste la thèse de Le Savoureux, qui veut à tout prix expliquer la crise intellectuelle de Renouvier par des raisons profondes, des raisons morales : la peur de la mort et la préoccupation du salut de la personne humaine. Nous croyons qu'il a raison. Que tel sentiment moral ait secrètement orienté la recherche du philosophe, nous ne nous refusons pas à l'admettre. Seulement nous disons avec l'abbé Foucher : s'il y avait eu chez Renouvier entreprise systématiquement conduite, pourquoi ne l'aurait-il jamais dit ? Nous allons même beaucoup plus loin et nous nous refusons à croire qu'un tempérament aussi froidement logique et aussi peu mystique que celui de Renouvier pût se laisser guider, dans sa recherche philosophique, avant tout, par des raisons sentimentales.

Et ceci nous amène à une seconde remarque, qui nous éloigne plus encore du point de vue de l'abbé Foucher. Dans sa conclusion (p. 215), notre auteur déclare : « Renouvier est un penseur religieux, il l'a toujours été ». Il fonde cette affirmation sur le fait que, dans la dernière phase, bien des éléments religieux semblent venir sous la plume de Renouvier comme autant de réminiscences de ses premiers écrits. A notre sens le jugement est quelque peu hâtif. Nous sommes bien loin, certes, de faire de Renouvier une homme d'une « incroyance totale ». Mais bien loin, aussi, de voir en lui un penseur religieux. Si tel était le cas, le néo-criticisme, la phase du milieu, serait-elle une longue parenthèse dans sa vie de croyant ? Car enfin, l'intérêt pro-

prement religieux n'est guère apparent dans la *Science de la morale*, ou dans les *Essais*. Le Dieu de Renouvier nous fait l'effet d'une construction logique avant tout, mais sans force, sans vie. Et surtout, si Renouvier eût été un penseur religieux, il aurait compris Secrétan. Tandis que les deux amis ont cheminé côte à côte, sans jamais avoir de communion réelle sur le terrain religieux. L'auteur des *Essais* s'en rendait bien compte, quand il écrivait à son loyal adversaire de Lausanne : « Nos vraies diversités, à nous deux... tiennent à la foi. Vous en avez une, vous, par delà la philosophie, mais moi... je n'en ai aucune dans ces endroits-là ». C'était vrai. Et si Renouvier ne parvint jamais à comprendre Secrétan, c'est parce qu'il demeura étranger à son esprit, n'étant pas, lui, un esprit religieux.

Enfin, nous nous demandons si notre auteur n'a pas tort de voir, dans la dernière philosophie, religieuse de Renouvier, avant tout des réminiscences de ses premiers écrits et si peu des traces de la pensée de Secrétan. D'aucuns croient que l'auteur des *Essais* a eu une grande influence sur le philosophe de la liberté. Ils attribuent même à cette influence le changement de méthode qui a marqué l'évolution de Secrétan. Pour notre part, nous ne pensons pas ainsi : quand il entra en relations avec Renouvier, Secrétan avait déjà adopté son point de vue « empiriste ». Nous sommes tenté de croire minime l'influence de Renouvier sur Secrétan, mais assez nette, par contre, l'influence inverse. Ceci d'autant plus que l'abbé Foucher lui-même nous affirme que Renouvier « fut toujours très perméable aux influences extérieures ». Il vaudrait la peine de reprendre cette question en détail. Mais sur les points suivants : la définition de la substance, qui surgit sans autres au début de la *Nouvelle monadologie* ; le Dieu (de l'*Esquisse*) qui se confond avec la création ; l'hypothèse de la chute antéhistorique du *Personnalisme*, nous sommes porté à voir des réminiscences de la première phase, assurément, mais aussi des emprunts faits à son ami et adversaire lausannois.

EDMOND GRIN.

Eduard GRIMM. *Das Sittliche. Eine Weiterführung des Kantischen Grundgedankens*. 169 p. in-8°, 1928. Göttingen, Vandenhœck und Ruprecht.

Une des caractéristiques de notre temps, c'est le désarroi intellectuel et moral. Le second est plus grave encore que le premier, parce qu'il en est la racine. On ne sait plus ce qu'on croit parce qu'on ne sait plus ce qu'on veut ; on ne sait plus ce qu'on veut parce qu'on ne sait plus ce

qu'on doit. A l'heure actuelle, une foule d'existences sont comme un vaisseau sans boussole. On se laisse aller à la dérive, au gré de ses caprices et de ses désirs. Aussi devons-nous saluer avec joie tout effort accompli en vue d'un redressement moral. La publication du petit livre de M. Grimm nous paraît un heureux symptôme.

Le but de l'auteur est nettement pratique : réapprendre à notre génération à distinguer le Bien du Mal. M. Grimm le déclare sans honte : il ne rougira point de s'attacher à d'anciennes croyances. Les temps sont trop graves pour qu'on se laisse arrêter par semblables objections. Notre mot d'ordre doit être celui de l'apôtre : ἐκνήψατε δικαίως (I Cor. xv, 34), par quoi M. Grimm entend : Voir les choses telles qu'elles sont, sans parti pris aucun.

Dans un premier chapitre sur le côté formel de la morale, M. Grimm note les caractères spécifiques du sentiment moral. Le sentiment moral est à la base des mœurs. Mais il est bien plus que simple coutume. Il est apparenté à l'agréable et à l'utile. Mais il est autre chose encore. De l'agréable, de l'utile, nous sommes les maîtres. Le bien moral est notre maître. En face du devoir, nous n'avons pas le droit de demander : pourquoi ? Car le bien moral — c'est là son premier caractère — veut être accompli pour lui-même. Il est un but en soi. Il a quelque chose de réfléchi aussi, de posé, cette sobriété dont parle l'Evangile. Enfin on l'entoure de vénération et de respect, parce qu'on pressent en lui quelque chose de surhumain, d'infini.

Tout ceci nous interdit de juger de la valeur morale d'une action d'après ses conséquences. Ce serait faire preuve de superficialité. Un jugement moral ne peut se fonder que sur le mobile intérieur de l'acte. Nous devons remonter jusqu'au moi, jusqu'à la volonté. En effet, c'est dans cette volonté que s'opère la séparation entre le bon et le mauvais. Rien n'est bon, disait Kant, qu'une volonté bonne. — Sans doute, nous sommes comme entourés de « nécessités » de tout genre, d'ordre organique ou mécanique. Et pourtant, notre moi est capable d'être cause. Il est donc responsable. Assurément, il ne crée pas toutes les possibilités qui s'offrent à lui. Mais il choisit entre elles : il est libre. Le but de la liberté humaine, la fin suprême de l'activité de l'homme, c'est la constitution de la personnalité.

Voilà pour le côté formel de la morale.

Kant, on s'en souvient, s'est en quelque sorte arrêté là. La loi morale doit rester pour lui chose toute formelle. Mais comme elle doit pourtant nous fournir des préceptes pour la vie courante, le philosophe de Kœnigsberg s'est efforcé de tirer, de ce cadre formel, des principes d'action. Ce sont ses fameux préceptes. On n'en peut ni n'en doit tirer aucun contenu. Ils servent uniquement à éclairer la réalité.

En raisonnant comme il l'a fait, Kant s'est trompé. M. Grimm ne méconnaît aucunement la grandeur de son maître. Mais pourquoi tenir

à ce point aux caractères de généralité et de nécessité ? Ils nous donnent seuls une certitude absolue, dit-on. Mais la morale et les mathématiques sont deux. Au rebours de Kant, nous dirons : telle chose est bonne, donc elle doit avoir une valeur d'ordre général.

Il faut aller plus loin que Kant. Il faut sortir du domaine purement formel, cadre tout vide, et donner une matière à notre morale. Cette matière, nous la demanderons à la vie de tous les jours, dont les aspects sont si variés.

Et ceci nous amène au chapitre deuxième consacré au contenu du sentiment moral.

L'homme qui veut devenir une personnalité, a tout d'abord des devoirs envers lui-même. Mais il ne saurait oublier son prochain. S'il entend être traité comme une personnalité, il doit traiter les autres exactement de même. Cela, la justice l'exige. Mais la justice ne suffit pas. Elle laisse les individus en face les uns des autres. Pour les rapprocher vraiment, il faut qu'intervienne l'amour. Bien suprême, l'amour fraternel ne saurait se prouver, se démontrer. Il est affaire d'intuition, de vie : « Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il saura », disait Jésus. Faire de l'humanité une confédération de personnalités, tel est le but suprême de l'activité morale individuelle.

Dans un chapitre intitulé : La loi morale et la loi des choses, M. Grimm aborde ensuite une série de problèmes tout pratiques. En effet, le monde extérieur est là, qui ne peut pas être modelé à volonté par le sentiment moral. Les choses ont leur « quant à soi », avec lequel il faut compter. A propos de la vie sexuelle, de la question économique, du droit, de la guerre, de la vérité, de l'art, M. Grimm nous présente des réflexions pleines de pondération et empreintes d'un noble idéal.

Nous regrettons la brièveté du chapitre consacré au problème du mal. Avec infiniment de justesse, M. Grimm relève le fait que le sentiment du mal est vif surtout chez les individualités moralement développées. Le mal est un instinct entre beaucoup d'autres, mais à propos duquel la conscience morale déclare : tu dois ne pas être. La question de l'origine du mal est donc insoluble. Elle revient à se demander comment est né en nous ce pouvoir moral de jugement et d'appréciation. Autant rechercher l'origine des formes de notre entendement ! De nature, l'homme n'est donc ni bon ni mauvais. La prétendue innocence de l'enfant est le résultat d'une illusion. Faire appel à elle pour résoudre le problème, c'est reculer la difficulté. Le récit biblique de la chute n'est pas une solution de la question : ce n'est qu'un poème, racontant le passage, dans toute âme, de l'innocence à la faute. Les doctrines du péché originel et de l'incapacité foncière de l'homme à faire le bien sont d'ordre religieux beaucoup plus que moral.

La morale, avec ses défenses de toute sorte, fait-elle vraiment obstacle à la vie, se demande notre auteur, en terminant ? Non pas. Elle exige

assurément des sacrifices. Mais uniquement en vue d'un but très positif : réaliser l'existence la plus haute qui soit : la recherche du bien.

Le livre de M. Grimm vaut d'être lu. A un demi-siècle de distance, l'auteur renouvelle la tentative de notre grand Vaudois, Charles Secrétan : refuser de suivre Kant jusqu'au bout ; reconnaître sans ambages l'impossibilité de fonder la morale sur un principe purement formel, l'impossibilité de déduire *a priori* de la forme générale du principe moral tous les devoirs particuliers ; enfin tâcher de trouver dans l'obligation elle-même l'ordre d'observer la nature, pour voir si elle ne contient pas une matière s'adaptant parfaitement à la forme du devoir. A cet égard, l'éthique de M. Grimm, qui part du kantisme, s'en éloigne peut-être plus que notre auteur ne le pense. En effet, tout comme celle de Secrétan, cette morale repose sur un principe nettement matériel, sur une définition de la nature humaine. Et c'est là, précisément, son originalité.

Si nous sommes d'accord avec notre auteur d'une façon générale, nous faisons pourtans une expresse réserve relativement à ce qu'il dit du mal. De nature, déclare-t-il, l'homme n'est ni bon ni mauvais. C'est là un jugement quelque peu sommaire. Pourquoi alors cette emprise prodigieuse de l'instinct mauvais sur tous les hommes ? Pourquoi cette constatation, si profondément humaine, de l'apôtre : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas » ? Expérience religieuse plus encore que morale, dira M. Grimm. Nous n'en sommes pas si sûr. Nous dirions plutôt : expérience d'ordre moral, condition d'une expérience plus profonde, d'ordre religieux. Tout au cours de son étude, M. Grimm a fait un louable effort pour séparer nettement les deux domaines religieux et moral. Sans doute ils sont distincts à leur origine. Mais à leur point culminant, le christianisme, ils sont étroitement unis. La dernière partie du volume eût gagné, croyons-nous, à tenir compte davantage de cette intime union.

EDMOND GRIN.